

Prologue

Le jaguar me fixait de ses yeux de jade et ses quatre crocs paraissaient prêts à me dévorer dans l'obscurité. Dans la petite salle, la massive statue rouge, à peine éclairée, se détachait mal du mur recouvert de moisissures vertes. J'étais épuisé par cette seconde ascension, encore que Gabriella, ma guide, se soit chargée de mon lourd matériel photographique ; une revue d'archéologie m'avait commandé un cliché impeccable de la bête, en tout cas meilleur que ceux déjà publiés.

Avant de me rendre à la chambre du jaguar minéral, j'avais commis l'erreur de vouloir grimper au sommet de la pyramide de Kukulcan pour prendre quelques photos des autres constructions de Chichen Itza. En particulier des vues de la curieuse tour, nommée l'Escargot, des Mille Colonnes et de *La casa de las monjas* qui, en fait, ne fut jamais habitée par des nonnes. J'avais peine à imaginer que ces édifices en ruine avaient jadis été décorés de fresques peintes de couleurs vives, comme je l'avais lu dans de savants ouvrages. J'étudie toujours ce que je dois fixer sur la pellicule ou sur une carte mémoire, qu'il s'agisse d'un village d'Inuits, d'insectes ou d'architecture ; les ruines mayas et aztèques avaient déjà été beaucoup photographiées et le félin rouge était l'une des seules sculptures à ne pas avoir eu le traitement qu'elle méritait.

En général j'évite de me mêler aux touristes, outre la nuisance sonore qu'ils provoquent, il s'en trouve toujours un dans votre angle de champ. Autrefois, s'il s'agissait d'une belle fille, je prenais la photo sans me poser de problèmes métaphysiques, aujourd'hui il faut faire signer des autorisations à chaque personne photographiée, les gens se méfient et vont même jusqu'à vouloir être payés comme si j'étais sûr de trouver acquéreur pour le cliché. Le droit à l'image, ça s'appelle : une belle connerie !

Une fois la centaine de marches escaladées, – le guide officiel affirme qu'il y en a quatre-vingt-onze, je pencherai plutôt pour trois cents –, je me rendis compte de la folie que j'avais commise : à soixante-deux ans autant chercher à se suicider ! Vus d'en haut les flancs de l'édifice sont aussi à pic qu'une échelle de couvreur. Passe encore de monter, on voit les gradins devant soi, pas le vide, mais ensuite, depuis le sommet, le sol paraît à une distance vertigineuse. Nombre de visiteurs, plus sages que moi, n'avaient pas tenté l'ascension, et ne paraissaient guère plus gros que des fourmis. Au-delà des constructions, la forêt impénétrable entourait le site et les arbres paraissaient minuscules ; je fis le tour de la plate-forme, espérant découvrir une face de la pyramide qui soit moins impressionnante, en vain. Deux sont inutilisables, leurs marches n'ont pas été restaurées, une seule comporte une corde où s'accrochent des grappes de touristes apeurés. Je n'avais pas prêté attention à ces gens en montant, mais, maintenant, je les voyais descendre à quatre pattes et à reculons, voire sur leurs fesses, comme de gros insectes maladroits. Je me demandai combien il s'en tuait à chaque saison¹.

— Ça ne va pas ?

Gabriella, ma jeune guide et assistante mexicaine, s'inquiétait. Je devais être un peu pâle. Elle avait grimpé comme une chèvre et devait descendre tout aussi facilement, il est vrai qu'elle avait vingt ans et était d'origine maya, ça aide. J'avais toujours cru que la civilisation maya avait disparu vers le huit ou neuvième siècle de notre ère, en fait seules les villes ont été désertées à l'époque, m'a-t-elle appris. Il reste encore plusieurs millions de Mayas aujourd'hui dans le Yucatan qui parlent cette langue et pour lesquels l'espagnol ne vient qu'en second. Bon, encore une idée reçue qui s'en va, à l'automne de ma vie, je me rends compte que tout ce que j'ai appris n'est qu'un tissu d'erreurs et de faussetés.

Pour l'instant, j'aimerais bien savoir comment redescendre pour gagner le couloir qui mène à l'intérieur de l'édifice, dans l'ancienne pyramide, sans rouler jusqu'en bas.

— Quelle idée d'avoir fait des temples aussi hauts pour sacrifier des gens ! Tes prêtres auraient aussi bien pu leur arracher le cœur sur des autels au niveau du sol.

— Ce ne sont pas mes prêtres ! répondit Gabriella, indignée, en bonne catholique qu'elle était.

Encore un exemple d'acculturation, Mayas et Aztèques n'avaient nul besoin que l'homme blanc leur impose son dieu barbu. Quetzalcoatl leur suffisait amplement, d'autant qu'il était lui-même barbu, à ce qu'on raconte, si tant est que la barbe soit un signe de divinité. D'accord, grimper au sommet de Kukulcan pour être mis à mort ne devait rien avoir d'agréable, mais au moins les condamnés n'avaient-ils pas le problème de la descente. La jeune fille rit de ma boutade, malgré notre différence d'âge, nous avons sympathisé depuis mon arrivée au Mexique. Je l'avais engagée car elle parlait le français avec un charmant accent chantant, de mon côté, j'avais vécu quelques mois en Espagne, aussi nous nous comprenions bien.

— Et puis, reprit-elle, d'après les archéologues, cet édifice servait plutôt à des observations astronomiques, je crois que les sacrifices y étaient rares.

— D'accord, d'accord. Pour l'instant, je pense que je vais me coucher là, dis-je, et attendre la mort ou une évacuation par hélicoptère. *Adios*.

¹ Depuis la rédaction de ce texte un accident mortel s'est produit et il est désormais interdit de monter sur certaines pyramides.

— Vous n’avez pas honte ! La semaine dernière je guidai des touristes, une grosse dame, qui occupait à elle seule deux places au fond du car, est parvenue à descendre sans aide. Pourtant, je la voyais bien rouler en bas, j’avais demandé à Felipe de rester près d’elle pendant la descente.

Felipe est son *novio*. Elle m’avait révélée qu’elle était fiancée et vivait maritalement avec le garçon, probablement pour que je ne me fasse pas d’idées fausses et que je ne cherche pas à la draguer. Certes j’ai quarante ans de plus qu’elle, toutefois l’expérience m’a appris que la différence d’âge n’est pas toujours un obstacle, je suis l’homme des liaisons brèves, des amours de rencontre. Toutes mes possessions tiennent dans une malle et deux fourre-tout pour mes appareils photographiques. Ni femme ni enfants, aucun port d’attache, j’ai toujours été un homme libre, le reste a si peu d’importance. En revanche, je fais attention à ne pas me rompre le cou ou, à tout le moins, quelque membre, l’inaction provoquée par une jambe dans le plâtre me rendrait fou.

— Je vais porter le sac où vous rangez vos boîtiers, il est si lourd qu’il vous déséquilibre, me proposa Gabriella. Pourquoi n’utilisez-vous pas des petits appareils numériques comme tout le monde aujourd’hui ? Ils font de très bonnes photos, les touristes que je guide me les montrent au dos de leur caméra. Felipe m’a promis de m’en offrir un.

J’ouvris mon sac et en retirai un minuscule Sony que la firme m’avait offert lors de la dernière Photokina et je le tendis à la jeune fille.

— Tiens, *toma este, morena*, il est très simple à utiliser et prêt à fonctionner. Pour ce que tu veux en faire, il produit des images d’une qualité bien suffisante, je te passerai le chargeur de batterie une fois de retour à l’hôtel. Ce n’est pas un vrai cadeau, il ne m’a rien coûté, j’ai posé avec l’appareil à la main pour la publicité de la marque, c’est tout, et je ne m’en sers pas. Moi, je suis un pro et je travaille à l’ancienne, au Leica M, et la revue qui m’emploie attend des diapositives impeccables, pas des pixels plus ou moins décolorés par le passage d’un ordinateur à un autre. Ce fichu jaguar se trouve au fond d’une salle obscure, m’a-t-on dit. J’ai besoin de batteries pour alimenter deux flashes et de parapluies réflecteurs, ça fait du matos !

Les yeux de Gabriella brillèrent de joie en recevant le Sony.

— Merci, c’est très gentil, maintenant donnez-moi le sac, et suivez-moi, ne regardez pas le sol, descendez à reculons. L’entrée du passage qui fait communiquer la pyramide la plus récente avec l’ancienne se trouve au pied de l’escalier de la face Nord, sur son côté Ouest. Là, il faudra encore monter tout en marchant courbé, mais il y a moins de marches, en revanche le plafond est bas, je pense que les anciens Mayas étaient plus petits que nous.

— Quelle idée d’emboîter une pyramide sur une autre !

— Ça économisait de la pierre, le premier édifice date du cinquième siècle et le second du huitième siècle après J-C, si l’on en croit les archéologues, récita-t-elle. J’ai remarqué que vous doutiez de tout, aussi je suppose que vous tiendrez ces dates pour fantaisistes. En tout cas la pyramide du Serpent à plumes est plus récente, cela au moins est certain.

— J’ai lu deux ou trois bouquins sur l’histoire du Mexique avant de venir, *no soy tan estúpido que tu lo crees*. Un de Soustelle, les mémoires de Bernal Díaz et *Vision de los vencidos* qui est le récit indigène de la conquête. Je croyais qu’on nommait cet édifice Kukulcan ?

— C’est le nom maya de ce dieu, les Toltèques l’appelaient Quetzalcoatl.

— Ah! oui, le Grand Dieu blanc précolombien.

— Il n’a jamais été blanc, c’est une invention d’auteurs modernes, disons à partir du XIXe siècle, tout ce que les anciens codex disent, c’est qu’il était barbu, et on peut le constater sur les statues qui le représentent. Les Indiens sont rarement barbus, c’est vrai, mais ça ne le rend pas blanc pour autant.

— Je sais, je te taquinai. On a voulu en faire un Viking et des fous furieux ont même prétendu qu’il s’agissait du Christ ou de saint Thomas venus apporter la bonne parole aux sauvages du nouveau continent ! Toujours l’orgueil démesuré des Occidentaux qui ne voient que des sous-races dans les autres hommes.

— Sans oublier les auteurs peu scrupuleux qui ont prétendu que les pyramides d’Egypte, les nôtres et les statues de l’île de Pâques sont contemporaines et l’œuvre de géants ! ajouta la jeune fille. On publie vraiment n’importe quoi, je trouve qu’on ne devrait imprimer que des choses sérieuses dans les livres, il y a la télévision pour raconter des bêtises.

— Bah! Ouvrages scolaires ou universitaires, études destinées au grand public, reportages dans les journaux ou à la télévision, dis-toi bien que la plupart ne racontent que des stupidités. Selon le principe énoncé par l’écrivain américain Theodore Sturgeon, quatre-vingt-dix pour cent de n’importe quoi ne vaut rien.

Tout en parlant, j’avais fini par regagner le sol, surveillé par Gabriella avec l’attention d’une mère pour son poussin. Je me sentais un peu ridicule, en bon macho, je n’aime pas me sentir en position d’infériorité vis-à-vis d’une femme, mais je devais penser à ma survie avant tout. Je tins à reprendre mon fourre-tout, je n’allais pas tout laisser porter à cette gamine. Elle me conduisit au gardien à qui je montrai mes autorisations officielles d’accéder à la chambre du jaguar avec mon assistante. L’heure des visites officielles était maintenant passée et des touristes ne seraient plus là pour m’empêcher de travailler, un gardien nous fut adjoint pour ouvrir la grille qui interdit d’approcher les statues, et s’assurer que nous ne les abîmions pas. Nous gagnâmes l’entrée du «*jaguar crawl*» sous des trombes d’eau ; un de ces orages tropicaux si fréquent dans le Yucatan venait d’éclater.

Gabriella courut comme une gazelle et fut néanmoins mouillée des pieds à la tête, quant à moi je ruisselai en la rejoignant. Elle sortit une serviette de son petit sac à dos et me la tendit, je m'essuyai juste le visage, puis je consacrai tous mes soins au fourre-tout, je ne craignais pas pour les appareils, mais pour les parapluies réflecteurs. Je pris un boîtier Leica M6 et fis rapidement deux clichés de Gabriella, elle portait un T shirt et un short noirs que la pluie collait sur son corps, soulignant sa poitrine.

— Être trempée te va bien, *eres muy linda*, dis-je. Allez, je te suis, au moins ici nous sommes au sec.

Le gardien, un homme jeune au profil typiquement maya, on l'aurait cru jailli d'une sculpture d'un des temples, nous précéda. L'escalier grimpa dans un étroit boyau s'amenuisant vers le haut jusqu'à une dalle plate qui formait la clef de voûte. Rapidement je fus oppressé, sans être particulièrement claustrophobe, je ne me sentais pas à l'aise dans cette galerie sombre à l'atmosphère confinée. Gabriella ne tarda pas à s'en rendre compte et elle tendit la main pour prendre mon fourre-tout, je le lui abandonnai lâchement. Je l'avais engagée comme guide, assistante, interprète, voire souffre-douleur, pas comme porteuse, mais je devais bien admettre qu'à son âge, elle était plus robuste que moi. Les marches avaient été restaurées, mais en raison du plafond bas je dus bientôt marcher courbé en deux, l'air était moite et de nombreuses moisissures vertes s'étaient étalées sur les murs. J'avais de plus en plus de mal à respirer et, au bout d'un moment, je dus m'asseoir pour redresser mon torse.

— Le plus dur est fait, m'assura Gabriella, l'air n'est pas assez renouvelé ici et des touristes sont souvent pris de malaises bien qu'on limite le nombre des entrées et les heures de visite. Le gardien qui nous accompagne attendra là-haut, ne vous inquiétez pas, je lui ai promis un pourboire.

— Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, dit-on, il n'y en a pas non plus pour son accompagnatrice, dis-je, un peu amer.

— Ne dites pas de bêtises, j'ai vu un portfolio de vos photos, elles sont magnifiques, je vous admire beaucoup. Quand j'aurai votre âge, je serai une grosse dame qui ira du fauteuil au hamac et du hamac au lit, un verre de mezcal à la main. Ma mère est comme ça.

Je voyais Gabriella, penchée au-dessus de moi, encore toute mouillée, elle était très désirable, et je dus faire un effort sur moi-même pour ne pas l'attirer à moi. Je suis presque certain qu'elle le sentit, mais elle «m'admirait», aucun mot ne pouvait être plus cruel pour le pauvre vieil homme que je devenais chaque jour un peu plus, j'aurais préféré une rebuffade ou une claque comme j'en ai souvent reçu. Il est vrai que j'étais plutôt du genre «pirate à l'abordage» et que tous les galions ne se laissent pas prendre. Je fis l'effort de me redresser, un peu trop vite, et ma tête heurta le plafond. Je jurai en plusieurs langues, et repris la montée. Le gardien nous attendait à l'entrée de deux petites pièces, il avait ouvert la grille qui mettait les statues à l'abri du vandalisme des touristes. La première était occupée par un Chac Mool, divinité couchée toltèque, paraît-il, sur laquelle on déposait des offrandes. Le jaguar rouge trônait dans la seconde, mal éclairé. Il était réellement impressionnant, toutes les pièces de jade vert, qui figuraient ses yeux et les tâches de sa robe, se mirent à luire sous la lumière de nos trois torches, mais c'étaient surtout ses quatre crocs, faits d'une pyrite de cuivre très claire, qui lui donnaient un air féroce.

— Pas commode le client, dis-je, et je ne serai pas surpris que son dos plat n'ait servi de table de sacrifice. Je vois très bien ton Felipe m'arracher le cœur sur ce fauve.

— Ne dites pas de bêtises, Felipe est doux comme un agneau, sauf, bien sûr, si on me tourne autour.

— C'est bien ce que je disais, *guapa*. Allez, aide-moi à installer les balcars, cette bestiole est aussi visible qu'un chat noir dans une pièce obscure, comme dit Confucius.

— Quoi ?

— Surtout lorsqu'il n'y est pas, ajoutait le maître chinois. Ne cherche pas à comprendre, cela n'a aucun sens. Bon, branche le second balcar comme je le fais pour le premier, avec un peu de chance, cela devrait fonctionner.

Je fis un premier essai, les éclairs partirent docilement en direction des parapluies qui réfléchirent leur lumière crue vers le jaguar. Un bref instant, la bête apparut en pleine lumière. Je pris alors une première série de clichés avec un summicon 35 asphérique, puis une seconde à l'elmarit 24 pour embrasser toute la chambre. Gabriella me regardait faire, fascinée, puis elle sortit le petit Sony que je lui avais donné et me le montra. Je lui expliquai comment le faire fonctionner et la prévins que son flash ne portait qu'à deux mètres, elle fut déçue de ne pouvoir utiliser les miens, mais ravie quand la tête du fauve, bien nette, apparut sur l'écran de contrôle.

— Moi, je préfère ce petit appareil au vôtre, me dit-elle. Je vois que ma photo est réussie, ce sera peut-être la seule bonne prise aujourd'hui, vous ne pouvez pas être certain de la qualité de vos diapositives avant qu'elles n'aient été développées.

Je m'apprêtais à répondre quand la sensation d'oppression que j'avais ressentie lors de la montée me reprit. J'avais à nouveau du mal à respirer, l'air était vicié par le gaz carbonique produit par les générations de touristes qui avaient visité ce lieu. Les crocs du jaguar me paraissaient plus brillants à chaque nouvel éclair et je sentais ses yeux verts m'attirer. J'eus un vertige et une angoisse me saisit, je dus m'appuyer à la statue pour ne pas tomber.

— Ça ne va pas ? demanda Gabriella.

Je lui tendis mon Leica sans répondre, puis une douleur fulgura dans ma poitrine et je vis distinctement le jaguar ouvrir davantage sa gueule comme pour me happer. Je perdis alors conscience.

Mexicas 1

En reprenant conscience, je fus stupéfait : je me souvenais du malaise qui m'avait saisi lors de la séance de photos et je pensais être allongé sur le sol près du jaguar rouge, voire sur le dos de la statue si Gabriella avait eu la force d'arrêter ma chute. Peut-être même avais-je été transporté à l'hôpital de Cancun et un goutte-à-goutte écoulait quantité de médecines dans mes veines. Il n'en était rien, bien au contraire, je me sentais en pleine forme et marchais d'un pas rapide, à l'air libre, au bord d'un petit canal ; une brise chaude de début de printemps baignait l'atmosphère. Au loin de hautes montagnes m'entouraient, les sommets les plus éloignés, encore couverts de neige, brillaient au soleil et de la fumée s'élevait d'un volcan. Je me dirigeais vers une maison basse, blanchie à la chaux, que je n'avais jamais vue auparavant ; des groupes de palmiers et des bosquets de cactus cierge l'entouraient. Stupéfait, je voulus m'arrêter pour mieux regarder autour de moi, mais mon corps ne répondit pas à mon ordre mental, je continuai à marcher. Je me rendis alors compte avec stupeur que ce corps n'était pas le mien, c'était celui d'un homme jeune, en pleine force et ignorant les petites douleurs de l'âge. Rien à voir avec le mien dont l'arthrose déforme certaines articulations. Mon «hôte» était seulement vêtu d'un pagne et la peau de ses bras et de ses jambes montrait qu'il s'agissait d'un Indien. Je fus d'abord en proie à la panique et je voulus m'échapper de cette prison de chair, en vain. Je n'étais pas mort, ça j'en avais la certitude, mais enfermé dans l'esprit d'un autre. J'étais terrifié, était-ce cela qu'on appelle le purgatoire ?

L'homme pénétra dans la maison. Des servantes, ou peut-être des esclaves, vêtues de *huipilli* et de longues jupes, le saluèrent respectueusement en l'appelant Maître. Ils parlaient une langue inconnue que, pourtant, je compris parfaitement, l'Autre et moi ne faisons qu'un, même si j'ignorais jusqu'à son nom. Une chose m'étonnait, il ne semblait pas conscient de ma présence, apparemment nos esprits ne communiquaient pas. Je crois avoir lu qu'un homme n'utilise que dix ou douze pour cent de son cerveau, alors peut-être y avait-il place pour deux, avec accès commun à certaines connaissances, mais sans que les consciences ne s'interpénètrent. Incapable de me manifester, je me contentai d'observer autour de moi. Le costume des femmes n'était pas très différent de celui des paysannes mexicaines de nos jours, il n'en allait pas de même de l'aménagement de la maison. Une frise de dessins fortement colorés courait le long des murs blancs sur une hauteur d'un mètre environ, des dessins de style aztèque comme j'en avais vu le mois dernier dans la boutique des ruines de Teotihuacan, près de Mexico. La peinture paraissait presque fraîche, ces motifs venaient d'être peints, cette maison était pratiquement neuve. J'avançai, enfin l'Autre avança, et j'observai ce qui apparaissait dans son champ de vision : sol carrelé dans les pièces, terre battue dans les couloirs, quelques tentures ornant les murs et meubles rares, c'était tout. Les salles s'agençaient autour d'un patio central à ciel ouvert occupé par une série de bassins, dans le plus grand quelques échassiers s'ébattaient, j'aperçus aussi plusieurs dindons et des lapins apprivoisés.

L'homme entra dans une pièce toute en longueur où trois jeunes femmes brodaient des motifs colorés, fleurs, feuilles, oiseaux, sur des corsages blancs. Un paravent, quelques nattes et un coussin devant une table basse meublaient l'endroit. Ici, j'hésite : dois-je dire «l'homme entra» ou «j'entrai» ? Après tout, j'étais lui, je voyais à travers ses yeux, quand il marchait, je sentais ses muscles fonctionner, quand il respirait, les odeurs du jardin situé derrière la maison me parvenaient, et j'eus mal à la cheville quand il trébucha sur une dénivellation du sol. J'étais cet Autre, que je le veuille ou non, pourtant je ne pouvais me résoudre à parler à la première personne, c'est lui qui décidait, qui agissait, j'observais simplement.

Les trois femmes se levèrent à son entrée et le saluèrent respectueusement. J'eus la conviction que l'une était sa femme et les autres ses concubines, même si rien, ni dans leurs bijoux ni dans leurs vêtements, ne venait les distinguer. Elles n'étaient pas d'âge très différent non plus, entre vingt et trente ans, dirais-je, toutefois il convient d'être prudent, les Indiennes paraissent souvent plus âgées qu'elles ne le sont. Notre mémoire commune ne m'indiqua pas quelle était l'épouse officielle, l'Autre devait les considérer sur un pied d'égalité. Il leur ordonna de préparer son repas et se laissa tomber sur un fauteuil en osier, l'une d'elles donna quelques ordres aux deux autres. Son nom surgit aussitôt dans mon esprit, Huecatzin, un nom difficile à prononcer et plus encore à retenir, aussi je décidai de la nommer Épouse, les autres seraient Fleur rouge et Fleur bleue, ce qui correspondait à leurs broderies. Physiquement, bien que toutes trois brunes, elles ne se ressemblaient pas. La plus jeune des trois, Fleur bleue, était tout en rondeurs, celles de ses joues, de son ventre, de ses fesses, de ses seins. Épouse gâchait une certaine beauté de ses traits par un air dur, sévère, et son corps souffrait d'un peu d'embonpoint. La dernière, plus grande, mince et à la peau claire, aurait pu être attirante n'était son visage en lame de couteau qui la faisait ressembler à un dessin aztèque. Je n'aurai pas de difficulté à les reconnaître.